

¡Caoticamente interesante!
Petits paradoxes tracés durant ma résidence d'écriture à Mexico

Marc-Antoine Cyr

Number 123 (2), 2007

Québec-Mexique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cyr, M.-A. (2007). ¡Caoticamente interesante! Petits paradoxes tracés durant ma résidence d'écriture à Mexico. *Jeu*, (123), 52–56.

¡Caoticamente interesante!

Petits paradoxes tracés durant ma résidence d'écriture à Mexico

21 janvier 2007. Hier, j'ai débarqué à Mexico. Les couleurs éclatent dans mes yeux. Cent odeurs se chamaillent chaque seconde. Tambour de bruits. Chaos vivant. Beauté des gens, cuivre des peaux. Du taxi qui m'amenait de l'aéroport à ma maison de Coyoacán, j'ai vu une femme morte. Des jambes de femme morte dépassant d'un drap jaune jeté sur son corps, son corps étendu sur l'asphalte de l'avenue Miguel Angel de Quevedo. De belles jambes de femme, les pieds chaussés de mocassins marine. Une autre femme penchée, parlant au téléphone, appelant à l'aide, tenait la main de la femme morte. Je dis qu'elle était morte parce que le drap jaune recouvrait tout le reste de son corps. Happée par un taxi. La vision était fugace, à peine quelques secondes. Je ne sais pas pourquoi, mais de cette image de femme morte se dégageait un calme brut. Sur l'asphalte, sous les arbres verts, elle reposait. Calme dans les furries grises de la ville. C'est comme ça que je suis arrivé à Mexico.

* * *

Je suis arrivé ici la tête bourdonnante, le cœur à ras bord, fatigué d'écrire, avec l'envie pressante de purger tout ce plein pour me fabriquer des instants paisibles, pour déconnecter mes neurones insatiables et pour faire taire un moment l'insatisfaction qui toujours me projette en avant, plus loin devant. J'ai quitté Montréal fourbu, dans l'écho strident du réveille-matin. Et je suis venu à Mexico, qui est pétards et tournis. ¡*Qué ironía!* Mais c'est étrange, dans le bruit et la rumeur, dans la moiteur des heures et les étourdissements, je trouve des plages. Des espaces d'esprit entrouverts. Pas de repos, non. Mais des regards qui voient. Je m'abreuve aux fruits nouveaux. Je ne marche pas le nez en l'air parce que les cahots sont partout. Mais je me faufile. Et voilà que le vacarme s'adresse à moi.

Je suis sorti de mes ornières. Je suis perdu-trouvé. Je suis loin. Je peux écrire à présent.

* * *





Mexico. Photo :
Marc Laberge.

Mexico le labyrinthe. Au moment où j'écris ces mots-ci, voilà presque cinquante jours que je goûte la ville, que j'en marche les avenues et les ramifications, que j'en absorbe les bruits et les pollutions, et pourtant j'ai le sentiment encore que tout est à connaître, que tout est là devant. J'ai dû assister ici à une vingtaine de représentations théâtrales. C'est bien peu pour tracer une ligne, et trop peu de contours pour un portrait. Je ne parlerai donc que de ce que je connais, de ce qui est passé sur mon âme et que ma mémoire veut bien recracher.

Pour parler du théâtre que je vois ici, je dois d'abord parler des acteurs mexicains. Éblouissants. Libres. Funambules. Je dois parler des acteurs, mais aussi parler de la mort. Au Mexique, depuis la nuit des temps, et par un mélange historique de croyances, le rapport à la mort est inscrit dans le cours des jours, quand chez moi il fuit et se tait. Dans l'âme mexicaine, la mort existe toute proche, la mort n'est que la continuité, la mort illumine la vie. La mort se fête. La mort se sucre. Elle se rit. Dans le rapport au jeu des acteurs que je vois, il y a, il me semble, ce plaisir sombre du saut mortel, celui d'être avalés par le grand vide que la scène suppose. Il y a du « tant pis » dans le saut. Il y a la joie d'aller mourir un peu chaque fois. Et juste là devant eux, à écouter leur voix et les mots que les auteurs jettent dans la funeste arène, le noir et la mort n'ont plus rien pour me faire peur.

Les acteurs de Mexico sont des jeteurs de sorts. J'en nomme ici quelques-uns, parce que leurs noms sonnent comme musique à mes oreilles, et parce qu'ils m'ont envoûté :

Le Jour des morts de Diego Rivera (1923-1924). Fresque au ministère de l'Éducation à Mexico, tirée de *Diego Rivera* de Pete Hamill, New York, Harry N. Abrams, Inc. Publishers, 1999, p. 108.

Laura Almale, Mariana Giménez, Claudio Obregón, Haydée Boetto, Alejandro Morales, Micaela Gramajo...

* * *

Je note ici que, pour parler des répétitions de théâtre en espagnol, on dit *ensayar*. Essayer. En anglais, on dit *rehearse*. Rechercher. En français, « répéter ». Le terme le moins exact est le nôtre, *claro* ! Et pour parler de jouer, en espagnol, on dit *actuar*, comme en anglais on dit *acting*, mais on dit *acting in a play*, comme s'il s'agissait d'un jeu. Et pour nous, francophones, « jouer dans une pièce » pourrait se confondre avec « s'amuser dans un morceau... » Ici, on dit *actuar en una obra*. Agir dans une œuvre. Je ne suis pas linguiste, et suis ici sans dictionnaire, sans rien que le papier, le crayon et ma pensée, mais il me semble que, quand il est question de nommer l'acte théâtral, ils sont vraiment *chingon* (sympas), ces Mexicains !

* * *

L'autre mon pareil. Selon un ami à moi qui tenta de m'expliquer l'âme mexicaine, ici se situe le commencement : l'histoire de la Malinche, l'Indienne qui fut l'interprète de l'Espagnol Cortés et qui devint sa maîtresse. Premier péché de la Conquête qui fit naître le premier bâtard. Ainsi, selon cet ami, tous les Mexicains seraient des fils de pute historique ! D'où la sensation étrange d'être d'ici et de là-bas, du très ancien et du maintenant. C'est peut-être pour ça qu'il est si facile pour un Québécois de s'entendre avec un Mexicain. On est aussi des fils de putes après tout...

* * *

Dans les préoccupations thématiques des auteurs que je découvre, il y a bien sûr le portrait du pays, de ses tares politiques et de ses morceaux de misère. Il y a la photographie du réel et parfois la dénonciation hurlante. Il y a la dureté de la vie, mais jamais la plainte, toujours la lutte et le rire. Les glissements ludiques semblent avoir force de loi. Une forte propension pour la narration, *también*. Le théâtre d'ici est arène de foire, lieu de fête et d'ensemble. Parce que si, comme le dit Octavio Paz, « la solitude est le fond ultime de la condition humaine, si l'homme est l'unique être qui se sente seul et qui cherche l'autre¹... », oui, tout le théâtre mexicain que je lis et vois lève cette main tendue vers cet inconnu dressé là, devant lui.

Je pense, *por ejemplo*, aux mots tranchants et lascifs de Ximena Escalante, qui nous font éclater de rire en nous décourageant d'aimer. *Nada es total...* (Rien n'est total...) sont les premières paroles de son *Andromaca Real*... Je pense au cirque cérébral



L'auteure mexicaine
Perla Szuchmacher, ici
photographiée à Cartagena,
en Colombie.

1. Octavio Paz, *le Labyrinthe de la solitude*, traduit de l'espagnol par Jean-Clarence Lambert, Paris, Gallimard, 1972, p. 166.

imaginé par David Olguin à propos d'un Casanova vieilli et humilié, qui rattrape sa dignité en enseignant l'amour à une jeune fille... Je pense à la folie furieuse de LEGOM (Luis Enrique Gutiérrez Ortiz Monasterio), qui grafigne ses contemporains et qui se marre et qui crée au passage la première *fotonovela*² théâtrale. Son *Sensacional de Maricones*, sous la griffe de l'ami Boris Schoemann est rudement délirant. Je pense aux mots rugueux de Edgar Chias dans *El Cielo en la piel* (le Ciel dans la peau), qui sentent le ciment et les fleurs, et qui racontent l'absent. Et il y a, paraît-il, tout en haut du pays, sur les rebords du monstre américain, une jeune dramaturgie de la frontière qui crie et qui pioche. L'Autre est là, à embrasser ou à mordre.

* * *

Quelquefois, j'aimerais être ici complètement libre, sans avoir à écrire, juste flânant dans le pays et me gorgeant de ses saveurs, apprenant la langue et rencontrant tout le monde avec la seule envie d'être là. Mais toujours ma pièce me préoccupe et m'habite. Elle ne me laisse pas en repos, et j'ai l'impression que c'est vivre deux vies que d'aller dans la ville tout en m'agitant autant à l'intérieur pour en inventer une autre. Et puis d'autres fois l'écriture me manque, c'est comme un serrement à l'âme, je dois retrouver ma page comme retrouver ma maison, écrire des mots dans ma langue parce que c'est tout ce que j'ai pour dire : c'est moi. J'habite là et je vis aussi ailleurs, dans ce pays intérieur par moi seul foulé. J'écris et ainsi je redis qui je suis à cet autre qui m'invite chez lui. Ici, mes mots sont tout ce que je possède, je ne serais pas complet sans eux, et jamais je ne pourrais dire « *Yo soy Marco Antonio* » à un Mexicain si je ne les avais pas en moi, enfouis. Chaque pas sur ce sol étranger me rapproche de mon écriture. Mais ma pièce m'empêche de goûter tout à fait le Mexique, parce qu'elle me hante et me presse sans cesse de l'écrire. Pourtant, c'est le Mexique qui me donne le temps, le lieu, la juste lumière et le ton qu'il faut pour que je l'écrive, la pièce. Ceci est mon paradoxe. Une résidence d'écriture est un paradoxe à traverser.

* * *

Je porte une attention toute particulière au *teatro infantil*, comme ils l'appellent ici, parce qu'il est aussi mon cheval de bataille et ma raison d'écrire. Ce que je trouve ici me charme par sa bienveillance et sa grandeur d'âme. Je pense d'abord à la perle Perla Szuchmacher, qui écrit et dirige avec sa lumière d'œil et son cœur battant. Son texte *El Rey que no oía pero escuchaba* (le Roi qui n'entendait pas mais qui écoutait) a été conçu pour acteurs sourds et entendants, et le résultat est un hybride renversant, quasi dansé, qui remplit de mots chaque geste (à moins que ce ne soit l'inverse ?). J'aime aussi Amaranta Leyva, jeune auteure et actrice qui connaît Montréal et qui trace avec doigté

2. Roman-photo, en référence aux célèbres *telenovelas*, équivalent de nos téléromans. NDLR.

Amaranta Leyva, auteure et comédienne mexicaine (à gauche), en compagnie de Priscila Morales. Photo : Amaranta Leyva.



une œuvre ravissante comme elle. Il y a l'inquiétude et le rire de l'enfance dans ses mots. Son *Dibújame una vaca* (Dessine-moi une vache) colorie la peine. Il y a aussi Berta Hiriart, Luis Martin Solis... et tous ces autres cherchant l'Autre et que moi je cherche.

* * *

J'ai lu cette semaine dans l'hebdo culturel *Tiempo Libre* un article de Bruno Bichir, directeur du Foro Shakespeare de Mexico, dans lequel il détaille sa vision inquiète du théâtre d'ici. Portrait acide du désintérêt graduel de l'État pour les arts. Un État qui selon lui centralise, divise, appauvrit et abandonne ses artistes au profit d'entreprises qui se disent plus utiles et rentables. Ça m'a rappelé cruellement cet autre pays qui est le mien... « Nous semblons avoir oublié, écrit-il, la fin ultime de l'art scénique : provoquer la catharsis pour favoriser la réflexion à travers la transmission d'œuvres chargées d'un contenu conceptuel ancestral, de manière que l'ordre du chaos jette sa lumière sur notre existence dans l'univers³. » Il en appelle à l'union, à la générosité, à l'humilité, au combat, à l'indépendance. Ces mots résonnent en moi. Dans la noirceur idéologique s'excite le devoir de subversion et de résistance créatrice.

* * *

Tout ce que je n'ai pas eu le temps de faire encore à Mexico :

- voir une corrida
- composer le numéro de Maribel Carrasco
- chercher les dates du Festival Cervantino de Guanajuato
- arriver à parler à Jaime Chabaud
- acheter la revue *Paso de Gato*
- visiter la maison de Trotski
- ...

* * *

Je repense quelquefois à la femme morte, celle du début. Elle a fini d'être fourbue. Quelque part elle se repose. Le chaos mexicain a jeté sur elle son ordre particulier. Mais qu'est-ce que la mort, hum ? *No te preocupes*. Je reprends ma plume et mon baluchon. Toujours fatigué, je continue mon voyage de pages et d'asphalte.

* * *

J'étais resté tant d'années sans lever la tête que j'avais oublié le ciel. Le ciel est si haut, mes yeux si résignés que je me contentais de savoir où est la terre. La vie en elle-même est déjà dure à porter. La seule chose qui vous fait bouger les pieds, c'est l'espoir que, quand on meurt, on vous emmène d'un endroit à un autre.

Juan Rulfo, *Pedro Paramo*⁴ ¶

3. Bruno Bichir, *Teatro subversivo*, in *Tiempo Libre, la guía de Mexico*, edición del 1 al 7 de marzo 2007, XXVII, n° 1399, p. 26.

4. Traduit de l'espagnol par Roger Lescot. Paris, Gallimard, 1959, p. 79.